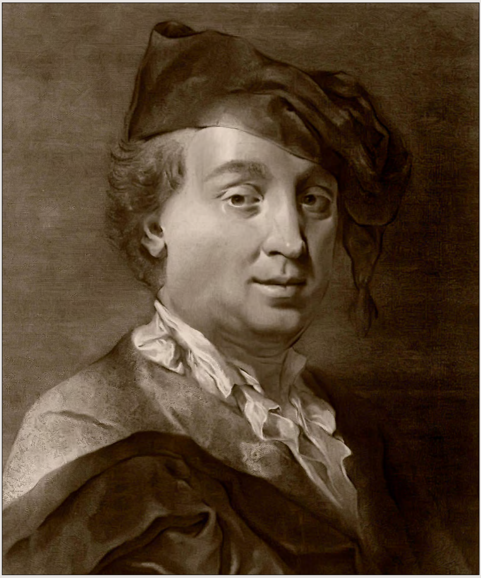
Carlo Goldoni

L'Auberge de la poste

DIT IS IN SINTE MICHIEL
BON LOGIS
GHOEDE HERBERGHE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Pieter Brueghel le Jeune (1564-1638), *L'Auberge Saint-Michel* – détail (s.d.), collection du Rijksmuseum, Enschede, Belgique.



Portrait de Carlo Goldoni (s.d.) par Piazzetta Pitteri.

L'AUBERGE DE LA POSTE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

PERSONNAGES

Le comte Robert de Ripa-Longa, gentilhomme milanais.

La comtesse Béatrice, sa fille.

Le marquis Léonardo des Friozellini, seigneur piémontais.

Le lieutenant Malpresti, ami du marquis.

Le baron Talismani, gentilhomme milanais.

Un garçon d'auberge.

Le valet du comte Robert.

La scène est à Verseil, à l'auberge de la Poste,
dans une salle commune.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LE LIEUTENANT,
LE GARÇON DE L'AUBERGE.

LE LIEUTENANT

Hola ! hé ! monsieur l'hôte ! garçons ! Où diable êtes-vous donc tous ?

LE GARÇON

Me voilà, monsieur, me voilà. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE LIEUTENANT

Une chambre.

LE GARÇON

En voici une ici à côté : ces messieurs seront servis sur le champ.

LE LIEUTENANT

Quelle chambre est-ce encore ? Voyons.
(Il entre dans la chambre.)

LE GARÇON

Ces messieurs s'arrêtent-ils, ou se proposent-ils de partir à l'instant ?

LE MARQUIS

Donnez-nous quelque chose ; une soupe, par exemple, du bouilli, s'il y en a, et faites préparer les chevaux.

LE LIEUTENANT *(En sortant.)*

Vous n'avez rien de mieux que cette chambre ?

LE GARÇON

Non, monsieur, nous n'avons rien de mieux.

LE LIEUTENANT

J'ai logé cependant d'autres fois ici ; et je sais bien que vous avez une très-bonne chambre sur la rue.

LE GARÇON

Oui, monsieur ; mais elle est occupée.

LE LIEUTENANT

Occupée ? et par qui donc ?

LE GARÇON

Par un seigneur milanais et une jeune dame, qui, dit-on, est sa fille.

LE LIEUTENANT

Et elle est jolie ?

LE GARÇON

Mais, monsieur, elle n’est pas mal.

LE LIEUTENANT

D’où viennent-ils ?

LE GARÇON

De Milan.

LE LIEUTENANT

Et ils vont... ?

LE GARÇON

C’est ce que je ne saurais vous dire.

LE LIEUTENANT

Et comment s’arrêtent-ils ici à Verceil ?

LE GARÇON

Ils sont arrivés en poste, et prennent un moment de repos. Ils ont commandé un dîner ; et, la grande chaleur une fois passée, ils se remettront en route.

LE LIEUTENANT

Fort bien. Si cela ne les gêne pas, nous pourrions dîner ensemble.

LE MARQUIS

Non, non, mon cher ami, point de retard, s’il vous plaît ; prenons quelque rafraîchissement, et hâtons-nous de poursuivre notre voyage.

LE LIEUTENANT

Avec votre permission, mon cher marquis, je suis parti de Turin avec vous par pure complaisance. Je me fais un plaisir de vous accompagner ; mais voyager à l'heure qu'il eſt, par ce soleil ardent, avec cette affreuse poussière... ! Je vous avoue que cela ne m'arrange pas plus qu'il ne faut.

LE MARQUIS

Comment donc ! un militaire n'ose braver ni la poussière ni l'ardeur du soleil ?

LE LIEUTENANT

Si les devoirs de mon état m'y obligeaient, je le ferais volontiers : mais la nature nous apprend à fuir, quand on le peut, tout ce qui incommode. Je me mets à votre place, mon cher ; je sens bien que le désir de voir votre épouse vous aiguillonne un peu : il faut cependant aussi avoir pitié de votre ami.

LE MARQUIS

Oui, oui, je vous entends. C'eſt l'occasion de dîner avec une jolie femme qui vous rend la chaleur et la poussière si redoutables aujourd'hui.

LE LIEUTENANT

Eh ! ventrebleu ! quatre heures plutôt, quatre heures plus tard, nous serons demain à Milan. Garçon, préparez-nous à dîner.

LE GARÇON

Vous allez être servi.

LE LIEUTENANT

Sachez si cette compagnie veut nous faire l'honneur de manger avec nous.

LE GARÇON

Le monsieur s'est mis sur un lit, et dort pour l'instant. Quand le dîner sera prêt, je le lui dirai.

LE MARQUIS

Allons, dépêchez-vous.

LE GARÇON

Oui, monsieur. *(Il va pour sortir.)*

LE LIEUTENANT

Avez-vous de bon vin ?

LE GARÇON

Si monsieur veut du Montferrat, j'en ai d'excellent.

LE LIEUTENANT

Eh bien, oui : nous boirons du Montferrat.

LE GARÇON

Monsieur sera obéi. *(Il sort.)*

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT

Allons, mon cher marquis, de la joie ; vous qui volez au-devant de l'hymen, vous devriez, ce me semble, être un peu plus gai que cela.

LE MARQUIS

Je le devrais, j'en conviens. Mais je n'ai point encore vu l'épouse que l'on me destine, et cela me donne à penser. Elle est, m'a-t-on dit, passablement belle, douce et aimable. Je meurs d'envie cependant d'en juger par moi-même.

LE LIEUTENANT

Mais comment diable vous êtes-vous engagé à épouser une jeune personne avant de la voir.

LE MARQUIS

Le comte Robert son père est un homme de la première distinction, très-riche, et n’a que cette fille pour héritière. Il a beaucoup de parents à Turin, une sœur à la cour, des biens en Piémont ; et mes amis ont cru faire pour le mieux en arrangeant ce mariage. J’y ai consenti, parce que j’ai cru y voir toutes les convenances requises.

LE LIEUTENANT

Mais si par hasard elle ne vous plaisait pas ?

LE MARQUIS

Que faire ? J’ai donné ma parole ; je ne l’épouserais pas moins.

LE LIEUTENANT

Rien de mieux. Le mariage par lui-même n’est qu’un contrat ; mais quand l’amour s’en mêle, c’est quelque chose de plus.

LE MARQUIS

Je ne serais pas fâché que l’amour s’en mêlât un peu.

LE LIEUTENANT

Sans doute : pour votre propre intérêt cependant, je ne voudrais pas qu’il s’en mêlât trop. Je vous connais : vous êtes naturellement jaloux, quand vous aimez. Si vous aimez trop votre épouse, si elle vous plaît avec excès, vous serez dévoré d’inquiétudes.

LE MARQUIS

À parler franchement, je ne sais si je préférerais une épouse aimable qui me donnerait un peu de jalousie, à une petite sotte qui me laisserait parfaitement tranquille.

LE LIEUTENANT

Voulez-vous que je vous dise ce qui vaudrait le mieux ?

LE MARQUIS

Oui : quelle serait votre opinion à cet égard ?

LE LIEUTENANT

Mais de ne point se marier du tout. Si votre épouse est belle, elle plaira à trop de monde : si elle est laide au contraire, elle ne plaira ni aux autres ni à vous. Avec une laide, vous aurez le diable dans la maison : avec une belle, ce sera des légions de diables au dedans et au dehors de la maison.

LE MARQUIS

Conclusion : vous voudriez que tout le monde vécût à la militaire.

LE LIEUTENANT

C'est que, ma foi, je ne connais rien de mieux au monde. Aujourd'hui ici, demain là : aujourd'hui une amourette, demain une autre. On aime, on fait sa cour, on est l'esclave de sa belle, et, au premier coup de baguettes, salut à qui reste, bien du plaisir à qui s'en va.

LE MARQUIS

Et à peine arrivé au nouveau quartier, on s'enflamme à la première vue.

LE LIEUTENANT

C’eſt l’affaire d’un clin d’œil ; et tenez, si la jeune personne qui loge ici en vaut tant soit peu la peine, je m’engage à vous faire voir comment, avec deux mots, on se fait aimer.

LE MARQUIS

L’essentiel d’abord, c’eſt qu’ils veuillent bien de notre compagnie.

LE LIEUTENANT

Et pourquoi la refuseraient-ils, s’il vous plaît ?

LE MARQUIS

Il faut connaître à peu près l’humeur du père.

LE LIEUTENANT

Je lui parlerai : je m’introduirai sans façons, et nous ferons bientôt connaissance à la militaire.

LE MARQUIS

Mais, de grâce, mon ami, ne nous arrêtons point trop longtemps ici.

LE LIEUTENANT

Quel empressement eſt le vôtre ! d’après ce que vous m’avez dit pourtant, on ne vous attend à Milan que dans un mois. Nous partirons dans la soirée ; nous voyagerons la nuit, et demain vous serez à temps encore de surprendre agréablement votre future. Si vous voulez, en attendant, vous reposer un moment, entrez dans notre chambre. Je vais faire un tour à la cuisine, voir un peu ce qu’on nous donne à dîner, et goûter ce fameux vin de Montferrat. Je ne voudrais pas que ces drôles-là se jouassent de notre bonne foi. Arrive qui pourra : dussions-nous manger seuls, si le vin eſt bon, nous ne passerons pas mal la journée. *(Il sort.)*

SCÈNE III

LE MARQUIS.

LE MARQUIS

Bravo, mon cher lieutenant ! toujours de bonne humeur ; je ne sais si c'eſt, en lui, l'heureux effet du naturel, ou le privilège de son état. Avec quel plaisir j'aurais suivi, comme lui, la carrière des armes ! Mais je suis seul de mon nom ; il faut nécessairement que je me marie. Mes parents me voient de mauvais œil jouir de ma douce liberté : j'en dois faire le sacrifice. Puisse du moins le sacrifice être moins dur et moins dangereux ! puisse une épouse aimable et de mon caractère, me faire trouver ma chaîne légère ! Ah ! elle a beau être d'or, beau être enrichie de diamants et ornée de fleurs, c'eſt toujours une chaîne. La liberté eſt préférable à toutes les richesses du monde : mais le sort a voulu que l'homme se soumît aux lois de la nature, et contribuât, à ses dépens, au bien de la société, et à la conservation de l'univers. *(Il entre dans sa chambre.)*

SCÈNE IV

LA CONTESSE, LE GARÇON.

LA COMTESSE *(sur la porte de sa chambre).*

Lafleur ! *(Elle appelle plus fort.)* Lafleur ! Ce coquin-là manque toujours à son devoir ; il ne peut s'assujetir à être à nos ordres. Un peu étrange en tout, mon père l'est sur-tout à cet égard ; il tolère à son service le valet du monde le plus paresseux. Vous verrez qu'il faudra que je sorte, si je veux… Hola ! n'y a-t-il personne ici ?

LE GARÇON

Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

LA COMTESSE

Où est notre valet ?

LE GARÇON

Il est là bas qui dort étendu sur un banc, et je crois qu'une batterie de canons ne le réveillerait pas.

LA COMTESSE

Apportez-moi un verre d'eau.

LE GARÇON

Dans l'instant. Monsieur le comte dort toujours ?

LA COMTESSE

Oui, il dort toujours.

LE GARÇON

Cela ne ferait-il point de peine à monsieur et à madame de dîner avec deux autres messieurs qui viennent d'arriver ?

LA COMTESSE

Quand mon père sera réveillé, vous lui en parlerez.

LE GARÇON

Fort bien madame. *(Il sort.)*

SCÈNE V

LA CONTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE

Dans toute autre circonstance, je me ferais un vrai plaisir de me trouver dans une compagnie aimable ; mais je suis si tourmentée aujourd'hui, que je ne veux voir personne, ni parler à qui que ce soit.

LE MARQUIS *(en entrant).*

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer humblement.

LA COMTESSE

Je vous salue, monsieur.

LE MARQUIS

Madame voyage à ce qu'il paraît ?

LA COMTESSE

Oui, monsieur.

LE MARQUIS

Et sans être trop curieux, madame va…

LA COMTESSE

À Turin.

LE MARQUIS

Et moi et mon compagnon de voyage, nous allons à Milan.

LA COMTESSE

Monsieur va dans ma patrie.

LE MARQUIS

Madame est de Milan ?

LA COMTESSE

Oui monsieur. Avec votre permission…

(Elle va pour sortir.)

LE MARQUIS

Mille pardons, madame ; mais je voudrais vous faire une question, si vous voulez bien permettre.

LA COMTESSE

Je vous prie de m'excuser ; mais mon père peut se réveiller ; et je ne voudrais pas qu'il eût lieu de me gronder de m'être arrêtée ici.

LE MARQUIS

Et quel est-il monsieur votre père ?

LA COMTESSE

Le comte Robert de Ripa-Longa.

LE MARQUIS *(à part).*

Qu'entends-je ! Ô ciel, c'est là ma future ! pourquoi ce voyage ? pourquoi partir de Milan ?

LA COMTESSE

Que signifie ce mouvement de surprise ? Monsieur connaîtrait-il mon père ?

LE MARQUIS

Je le connais de réputation. Seriez-vous par hasard madame la comtesse Béatrice ?

LA COMTESSE

Précisément. Comment suis-je connue de vous ?

LE MARQUIS

N'êtes vous pas promise en mariage au marquis Léonard de Fiorellini ?

LA COMTESSE

Vous êtes informé de tout cela ?

LE MARQUIS

Certainement. Le marquis est mon ami, et je sais qu'il devait se rendre à Milan pour conclure ce mariage. *(À part.)* Je ne veux point me faire connaître avant de découvrir le motif de ce départ imprévu.

LA COMTESSE

Monsieur... de grâce, à qui ai-je l'honneur de parler ?

LE MARQUIS

Au comte Aruspici, capitaine des gardes du roi.

LA COMTESSE

Et vous êtes lié avec le marquis Léonardo ?

LE MARQUIS

Nous sommes amis intimes.

LA COMTESSE

Me pourrais-je flatter d'obtenir une grâce de vous ?

LE MARQUIS

Ordonnez, madame, et j'aurai l'honneur de vous satisfaire. *(Le garçon entre avec le verre d'eau qu'il présente à la comtesse.)*

LA COMTESSE *(au marquis).*

Avec votre permission, monsieur.

LE MARQUIS

Ne vous gênez pas, je vous en supplie.
(Il lui donne une chaise ; elle s'assied et boit.)

LE MARQUIS *(à part).*

Sa physionomie me persuade, je suis en général très-content de son ton. *(Il s'assied.)* Si j'en croyais mon cœur, je me déclarerais ; mais la curiosité m'arrête. *(Le garçon sort.)*

LA COMTESSE

Je voudrais qu’avec toute la sincérité qui caractérise un gentilhomme, un homme d’honneur tel que vous, vous eussiez la complaisance de me dire quel est à peu près le caractère du marquis Léonardo que l’on veut me donner pour époux.

LE MARQUIS

Oui, madame ; je m’engage même à vous faire entièrement son portrait. Je le connais assez pour l’entreprendre, et je vous réponds d’avance de la plus grande exactitude. Permettez-moi cependant de vous demander d’abord pourquoi vous vous trouvez ici et non pas à Milan, où, d’après le plan arrêté, le marquis Léonardo se devait transporter pour vous épouser ?

LA COMTESSE

Je vous le dirais sans détours ; mais je tremble que mon père ne se réveille, et s’il me trouvait ici avec un étranger...

LE MARQUIS

Vous auriez, madame une excellente excuse à lui donner : vous vous entretenez avec un ami de votre futur époux.

LA COMTESSE

Je suis de votre avis ; c’est une raison infiniment honnête.

LE MARQUIS

Faites-moi donc le plaisir...

LA COMTESSE

Volontiers. Je suis naturellement trop franche, pour pouvoir déguiser la vérité. Mon père m'a promise en mariage à un seigneur que je ne connais pas. Je ne l'ai jamais vu, et j'ignore si je puis me flatter d'être heureuse avec lui. Peu m'importe qu'il soit beau, je ne le désire pas charmant. Le plus beau, le plus brillant cavalier du monde pourrait avoir, à mes yeux, quelque chose de rebutant qui me déplairait, et me mettrait dans la nécessité de lui faire connaître mon aversion. Son caractère m'intéresse beaucoup plus que sa figure. Qui me le garantira humain, vertueux, traitable ? La richesse, l'éclat du rang ne me feront point illusion sur mon prétendu bonheur, si je n'ai pas la paix du cœur. Je veux, du moins, la défendre quoi qu'il en coûte, ainsi que ma liberté, présent chéri que j'ai reçu du ciel. Mon père, malgré mes nombreuses protestations, malgré une opposition formelle de ma part, a signé un contrat, dont le but est de me sacrifier. J'ai des parents à Milan, qui, convaincus par la force de mes raisons, me plaignent sincèrement : eh bien ! pour m'ôter l'espoir de toute espèce de secours, mon père veut me conduire à Turin, me placer auprès de sa sœur qui a fait ce malheureux contrat ; et que l'époux futur me plaise ou me déplaise, il prétend me contraindre à m'enchaîner avec lui d'un nœud éternel. Je n'ai pu m'opposer à ce départ aussi subit qu'imprévu. Je me laisse conduire à Turin, mais résolue et très-résolue à protester de mon aversion, si je me sens de l'éloignement pour l'époux qu'on me destine. J'irai me jeter aux pieds du souverain ; je réclamerai contre les violences d'un père, bien décidée à me renfermer pour toujours dans un cloître, plutôt que de former un nœud désagréable, dangereux, et plus affreux pour moi que la mort même.

LE MARQUIS

Je ne puis, madame, ni condamner vos principes, ni combattre vos frayeurs et vos résolutions. Je vous plains au contraire, je vous loue ; et si j'étais celui que l'on vous destine, je vous laisserais une pleine et entière liberté, dans le cas où j'aurais le malheur de vous déplaire.

LA COMTESSE

Monsieur je vous ai dit franchement tout ce que je pouvais vous dire : donnez-moi, à votre tour, quelques détails sur le caractère de votre ami.

LE MARQUIS

Quant à sa personne, je vous dirai d'abord qu'il n'est point très-beau ; il n'a cependant jamais passé pour laid dans notre pays.

LA COMTESSE

À merveille ; c'est tout ce qu'il en faut pour un mari.

LE MARQUIS

Vous aurez sans doute appris son âge ?

LA COMTESSE

Oui, et c'est peut-être tout ce qu'on m'en a dit. Je sais qu'il est encore dans l'âge de la force et de la fraîcheur, et l'on ajoute que la nature lui a donné l'avantage de paraître plus jeune encore qu'il ne l'est en effet.

LE MARQUIS

Il est plutôt grand que petit ; mais il n'a point l'embarras d'un embonpoint superflu.

LA COMTESSE

Tout cela m'est absolument indifférent : mais je voudrais savoir quelque chose de son caractère, de ses goûts, de ses mœurs enfin.

LE MARQUIS

Je vous dirai que je suis si intimement lié avec le marquis, que je ne me sens ni la force d'en dire du mal ni le courage d'en dire du bien.

LA COMTESSE

On m'a dit qu'il était par foi un peu colère.

LE MARQUIS

Cela est vrai ; mais ce n'est jamais sans motif.

LA COMTESSE

Pourriez-vous me dire s'il est jaloux ?

LE MARQUIS

Il ne faut pas vous tromper ; il l'est un peu.

LA COMTESSE

Puisque vous connaissez son penchant à la jalousie, vous savez par conséquent qu'il a déjà aimé ?

LE MARQUIS

Eh ! quel est, madame, le jeune homme parvenu à l'âge dont vous parlez, qui n'ait pas fait sa cour aux belles ?

LA COMTESSE

C'est un article qui me déplaît souverainement.

LE MARQUIS

Rassurez-vous, madame. Il a toujours aimé avec honneur, respect et fidélité.

LA COMTESSE

Toujours aimé ! Il a donc aimé plus d’une fois ?

LE MARQUIS *(à part).*

Diable ! elle m’embarrasse avec ses arguments. *(Haut.)* Je vous proteste que s’il se marie, il donnera son cœur sans réserve à son épouse.

LA COMTESSE

Et vous pouvez en répondre pour lui ?

LE MARQUIS

Oui, certainement. Je le connais si bien, sa façon de penser m’est si familière, que j’en pourrais jurer pour lui, ce qui est bien plus rassurant encore qu’une simple promesse.

LA COMTESSE

Et quels sont s’il vous plaît ses amusements favoris ?

LE MARQUIS

Vous les allez connaître. Ce sont les livres, la société, le théâtre.

LA COMTESSE

Tant pis, tant pis. Un mari qui se livre à l’étude néglige assez volontiers sa femme. Celui qui aime la société, ne s’attache point à sa maison, et la fréquentation du théâtre fournit mille occasions de former des liaisons nouvelles.

LE MARQUIS

Pardon, madame. Mais il me semble que vous vous abusez, et je me trouve forcé de justifier le système de mon ami. L’étude des lettres amuse l’esprit, sans enlever le cœur aux douces affections de l’humanité. L’amour est une passion naturelle, que l’on éprouve au sein même des occupations les plus agréables et les plus sérieuses. Celui qui ne sait qu'aimer doit être nécessairement fatigué quelquefois de sa propre complaisance ; et, ce qui est bien pire encore, en fatiguer l'objet de son amour. L'étude, au contraire, partage également le cœur, elle nous apprend à aimer avec plus de délicatesse elle nous fait mieux sentir le mérite de la personne aimée ; et les feux de l'amour sont plus vifs et plus brillants, quand le cœur a respiré, et que l'esprit s'est distrait un moment. Passons maintenant à l'article de la société. Ah ! malheureux celui qui la fuit ! c'est elle qui rend l'homme civil, aimable, et le dépouille de cette rudesse sauvage qui le rapproche, pour ainsi dire, des animaux. Un misanthrope, un solitaire, est un fardeau pour sa famille, un supplice pour son épouse. Celui qui n'aime pas la société pour lui, ne sera, comme de raison, guère disposé à en laisser jouir son épouse : or, quelque soit l'amour mutuel de deux époux, il n'est guère possible qu'ils se trouvent du matin au soir ensemble, sans avoir mille occasions de se fâcher, et la tendresse court le danger de dégénérer bientôt en ennui, en dépit, en aversion même.

Je vous dirai enfin ce que je pense relativement au théâtre, et soyez sure, madame, que le marquis pense à cet égard, comme si nous ne faisions qu'un, et que ce fût lui qui vous parlât par ma bouche. Le théâtre est le meilleur, le plus utile, et le plus nécessaire de tous les délassements. Les bonnes comédies instruisent et amusent en même temps : les tragédies nous apprennent à bien diriger nos passions. La facilité de faire des connaissances au théâtre, n'est pas l'avantage qu'y recherchent les libertins : les regards du public commandent la retenue, le respect, la décence et le bon ton. Enfin, madame, si vous voulez avoir un mari honnête, qui vous aime, et passablement discret, je connais le marquis : je vous assure et vous garantis qu'il est ce que je dis-là : mais si vous en désirer un qui soit grossier ou efféminé, détrompez-vous, il en est temps encore ; et soyez bien sûre que, pénétrant lui-même votre pensée, il sera le premier à vous laisser la liberté de rompre le contrat, et à ne point exiger de vous le sacrifice de votre cœur et de la paix dont il jouit.

LA COMTESSE

Je l'avoue : sur la foi de vos discours, j'irai volontiers à Turin.

LE MARQUIS

Êtes vous convaincue à présent du caractère du marquis ? Êtes-vous satisfaite du rapport sincère que je vous ai fait ?

LA COMTESSE

Je suis persuadée, je suis contente sur tout de ce que vous me dites, qu'il est capable de me laisser une pleine et entière liberté.

LE MARQUIS

Mille pardons, madame la comtesse ; mais je crois votre cœur engagé.

LA COMTESSE

Non ; si j'aimais quelqu'un, je l'avouerais franchement.

LE MARQUIS

Est-il possible que tant d'attraits n'aient blessé encore le cœur de personne ?

LA COMTESSE

Je ne prétends pas dire que personne ne m'aime ; je dis seulement que mon cœur eſt encore libre.

LE MARQUIS

Et serait-il permis de savoir quel eſt le mortel qui soupire pour vous ?

LA COMTESSE

Monsieur le capitaine, c’eſt en demander un peu trop.

LE MARQUIS

Vous êtes si sincère, que j’ose me flatter que ce secret n’en sera pas un pour moi.

LA COMTESSE

Ce n’eſt point autrement un secret. Mon père en eſt inſtruit, tout le monde le sait, et je vous le dirai volontiers : c’eſt le baron Talismani.

LE MARQUIS

Je ne le connais point. Eſt-il jeune ?

LA COMTESSE

Assez encore.

LE MARQUIS

Bel homme ?

LA COMTESSE

Mais il n’eſt point à dédaigner.

LE MARQUIS

Et vous ne l’aimez pas ?

LA COMTESSE

Je ne l’aime ni ne le hais.

LE MARQUIS

Vous l’épouseriez ?

LA COMTESSE

Plus volontiers qu'un inconnu.

LE MARQUIS

Pardon : mais je vous crois de l'inclination pour lui.

LA COMTESSE

Vous ne me connaissez pas, monsieur ; mon usage n'est point de mentir.

LE MARQUIS

Vos préventions contre le marquis Léonardo sembleraient indiquer une passion fortement enracinée.

LA COMTESSE

Je n'ai point annoncé de préventions contre lui ; mais je crains, je doute, et je veux m'éclaircir. Pourriez-vous condamner ma conduite ?

LE MARQUIS

Non, comtesse adorable ; vous méritez d'être satisfaite, et je désire que vous le soyez. Trop heureux celui qui aura le bonheur de posséder une épouse aussi aimable, aussi sincère ! Votre vertu est admirable, votre beauté rare, votre regard enchanteur, et vos beaux yeux d'une vivacité...

LA COMTESSE

Il me semble, monsieur, que vous allez un peu trop loin. *(Elle se lève.)*

LE MARQUIS

C'est le vif intérêt que je prends à mon ami, qui m'anime...

LA COMTESSE

Témoignez-le avec un peu plus de modération.

LE MARQUIS

Oh ! ciel ! je voudrais cependant vous demander… mais je n’ose pas…

LA COMTESSE

Vous voudrez bien permettre, monsieur, que j’aille réveiller mon père ; il en est temps.
(Elle va pour sortir.)

LE MARQUIS

De grâce, madame, encore un mot.

LA COMTESSE

Que désireriez-vous, monsieur ?

LE MARQUIS

Parlez-moi avec votre franchise ordinaire ; si j’étais par hasard l’époux qu’on vous destine, me pourrais-je flatter du bonheur de vous plaire ?

LA COMTESSE

Si vous aimez la sincérité, permettez que je vous dise que non.

LE MARQUIS

Je suis donc horrible à vos yeux ?

LA COMTESSE

Je ne vous dirai pas si votre extérieur me plaît ou me déplaît ; je me borne à vous témoigner que vos derniers mots annoncent en vous un peu trop de licence militaire. Je ne veux dans mon époux ni trop de grossièreté ni trop de rudesse ; mais je désire trouver en lui de l’honnêteté, des mœurs et de la prudence. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI

LE MARQUIS.

LE MARQUIS *(seul).*

Dans quelle horrible confusion elle me laisse ! grand Dieu ! J'aime dans la comtesse ce caractère qui a pour base la plus pure sincérité : mais je me vois à l'instant d'en être refusé, et combien cette perte me serait plus douloureuse, après avoir découvert tout ce qu'elle possède d'amabilité et de vertus ! Elle m'a dit sans détour que si j'étais celui dont j'ai tracé le portrait, elle ne s'en contenterait point... Il est vrai que mon transport, bien innocent cependant, l'a forcée de me parler ainsi : mais elle pourrait, par-là, avoir coloré une aversion plus forte... Que faire donc ? me ferai-je connaître pour ce que je suis, ou repartirai-je pour Turin sans la revoir ? Je ne sais, en vérité, quel parti prendre. Je vois mon ami : je lui demanderais volontiers un conseil, mais je n'ai pas dans sa prudence plus de confiance qu'il ne faut.

SCÈNE VII

LE LIEUTENANT, LE MARQUIS.

LE LIEUTENANT

Mon ami, le dîner sera brillant. Il y a du gras et du maigre, et le Montferrat est excellent. Nous aurons de plus un autre convive ; un seigneur de mes amis, qui arrive en poste dans le moment. Il parle de je ne sais quoi avec l'hôte, et va nous rejoindre dans la minute.

LE MARQUIS

Et quel est cet étranger ?

LE LIEUTENANT

C'est le baron Talismani.

LE MARQUIS *(étonné.)*

Comment ! le baron Talismani !

LE LIEUTENANT

Oui, le connaîtriez-vous ?

LE MARQUIS

Je ne l'ai jamais vu, je sais cependant qui il est.

LE LIEUTENANT

Je vous proteste que c'est un galant homme.

LE MARQUIS

J'en suis persuadé. Lui avez-vous dit que vous étiez avec moi ; m'avez-vous nommé devant lui ?

LE LIEUTENANT

Je n'en ai pas eu le temps.

LE MARQUIS

Gardez-vous bien de lui dire qui je suis.

LE LIEUTENANT

Que signifie tout cela ? règne-t-il entre vous quelque inimitié ?

LE MARQUIS

Entrons dans notre chambre ; et je vous ferai part d'une aventure bien étrange.

LE LIEUTENANT

Eh bien ! savez-vous si cette jeune voyageuse nous accordera l'honneur de sa compagnie ?

LE MARQUIS

Entrons. Vous apprendrez à son égard des choses tout-à-fait singulières.

LE LIEUTENANT

Vous l'avez vue ?

LE MARQUIS

Retirons-nous ; je tremble, si le baron vient, qu'il n'en résulte quelque scène fâcheuse. Son arrivée ici n'est point sans mystères. Venez, écoutez-moi, et si vous êtes mon ami, ne m'abandonnez pas. *(À part.)* Ah ! je crains qu'ils ne s'aiment, et que la comtesse n'ait joué la sincérité avec moi. Je brûle de courroux, je frémis de jalousie. *(Il entre dans sa chambre.)*

LE LIEUTENANT

Quelle intrigue y a-t-il donc là-dessous ? je ne sais ce qu'il veut me dire. Je suis fâché de voir mon ami si agité ; je ne voudrais pas cependant que cela me fît perdre un bon dîner, et la compagnie d'une jolie femme. *(Il entre dans sa chambre.)*

SCÈNE VIII

LE BARON, LE GARÇON.

LE GARÇON

Ici, monsieur, s'il vous plaît ; nous n'avons pas d'autres chambres libres pour le moment. Monsieur désire-t-il être servi en haut ?

LE BARON

Où est le lieutenant ?

LE GARÇON

Pardon ; mais je ne sais lequel de ces deux messieurs qui sont ici, est le lieutenant.

LE BARON

Celui qui m’a parlé dans la cour.

LE GARÇON

Il sera sans doute dans cette chambre avec son compagnon de voyage.

LE BARON

Et quel est-il son compagnon ?

LE GARÇON

Je ne le connais pas.

LE BARON

Quel est la chambre qu’occupe, m’a dit votre maître, un voyageur accompagné de sa fille ?

LE GARÇON

La voilà, monsieur ; c’est celle-ci.

LE BARON

C’est bon ; voilà tout ce que je voulais savoir.

LE GARÇON

Monsieur voudrait-il une petite chambre dans l’appartement au-dessus ?

LE BARON

Où dîne-t-on ?

LE GARÇON

Dans cette salle.

LE BARON

Fort bien : je resterai ici. Il ne me faut pas de chambre.

LE GARÇON

Monsieur sera servi comme il le désire. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

LE BARON.

LE BARON *(seul).*

Qu'il en résulte ce qu'il pourra : je veux avoir, du moins cette satisfaction. Je veux savoir si ce procédé indigne vient du père ou de la fille. Comment ! partir sans m'en dire un mot ! Souffrir que j'aille, suivant ma coutume, rendre visite à la comtesse, et me faire dire par un valet : ils sont partis ! La veille, nous passons la soirée ensemble et l'on ne me dit pas : nous partons demain ! C'est une insulte, c'est une incivilité impardonnable.

SCÈNE X

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE *(à part).*

Que vois-je ? Le baron Talismani en ces lieux ?

LE BARON *(à part).*

Je ne sais si c'est l'amour, le mépris ou l'insulte que l'on m'a faite, qui m'aigrit le plus.

LE COMTE

Monsieur le baron, votre très-humble serviteur.

LE BARON

Je vous salue monsieur le comte.

LE COMTE

Que fait ici monsieur ?

LE BARON

Mon devoir. Je suis venu pour vous souhaiter un bon voyage ; et pour m'acquitter envers vous de cette politesse dont monsieur n'a pas daigné user à mon égard.

LE COMTE

Monsieur pouvait s'épargner cette peine : je sais très-bien qu'il ne se la fût pas donnée pour moi.

LE BARON

Je vous demande pardon ; c'est pour vous précisément que je suis venu.

LE COMTE

Et en quoi vous puis-je être utile ?

LE BARON

Je désire que vous m'appreniez pour quel motif vous avez quitté Milan, sans me faire l'honneur de m'en parler.

LE COMTE

Comme il n'existe entre nous aucun intérêt particulier, je ne me suis pas cru obligé de vous faire part de mon voyage.

LE BARON

Il me semble que le bon ton, l'amitié et la simple bienséance vous en faisaient une loi.

LE COMTE

À l'égard du bon ton, je ne crois pas avoir besoin d'en prendre des leçons de vous. Quant à l'amitié, je vous dirai que j'en connais les devoirs, mais que je sais la mesurer aux circonstances. Pour la bienséance, j'aurais un champ vaste pour me justifier, si mon respect pour votre maison ne m'imposait silence.

LE BARON

Tout en vous taisant, monsieur, vous vous expliquez beaucoup plus que vous ne le pourriez faire en parlant.

LE COMTE

Dans ce cas-là, je parlerai, afin de vous moins déplaire. Dites-moi, de grâce : vous n'ignorez pas que ma fille est promise à un seigneur Piémontais.

LE BARON

Je le sais parfaitement ; mais je sais aussi qu'elle ne consent point à l'épouser sans l'avoir vu.

LE COMTE

Et vous pensez qu'une fille est la maîtresse de parler ainsi, quand son père a signé le contrat ?

LE BARON

Je ne crois pas qu'un père ait le pouvoir de sacrifier sa fille.

LE COMTE

Comment pouvez-vous dire que je la sacrifie par une semblable alliance ?

LE BARON

Et comment pouvez-vous croire qu'elle en soit satisfaite ?

LE COMTE

C'est pour m'en assurer que je la conduis à Turin.

LE BARON

Je ne vous puis condamner à cet égard. Mais pourquoi en faire un mystère vos amis ?

LE COMTE

Tous mes amis en ont été prévenus.

LE BARON

Je n'ai donc pas l'honneur d'en être ?

LE COMTE

Tenez, monsieur le baron parlons clairement. L'amitié que vous dites avoir pour moi, n'est pas le fruit d'un attachement vrai pour ma personne, mais de l'amour que vous inspire ma fille ; et dieu veuille encore que vous ne soyez pas guidé plutôt par l'espoir d'obtenir une fille unique, héritière d'un père passablement riche. Quelque soit le motif qui vous conduit, il est indigne d'un galant homme qui doit respecter l'autorité d'un père, et la maison d'un gentilhomme honnête. Il est possible que la résistance qu'oppose ma fille à ce mariage, vienne innocemment d'elle-même : j'ai tout lieu de croire cependant que l’orgueil d’une enfant est excité par les promesses chimériques de l’amant qui l’approche. Béatrice est sage, elle est bien élevée ; et tout cela me confirme dans l’idée qu’elle serait incapable de me contredire, si son cœur n’était préoccupé d’une passion secrète. C’est sur vous seul que peuvent tomber mes soupçons, et j’ai craint, avec raison, que si je vous communiquais notre départ, vous n’eussiez l’adresse de l’engager à me contredire encore, et à me forcer par là d’employer la violence et la rigueur. Voilà pourquoi je vous ai caché ce voyage, et non pour manquer au respect que je vous dois, ainsi qu’à votre famille. Si ma conduite vous offense, je vous supplie de me pardonner. Excusez un père qui était engagé, et plaignez un gentilhomme qui avait donné sa parole. Un petit retour sur vous-même vous fera comprendre, mieux que tous mes discours, à quel point mes sentiments sont honnêtes.

LE BARON

Oui, comte : la sagesse de vos raisons me persuade, et je suis satisfait d’une justification aussi honnête. Je vous l’avouerai, j’ai de l’estime pour votre fille ; parlons franchement, j’ai de l’amour et de la tendresse pour elle. Plût au ciel que je fusse digne de la posséder un jour ! non pour le vil intérêt d’une dot, mais pour la beauté qui la pare, pour les vertus qui ornent son cœur. Je vous proteste sur mon honneur que je ne suis pour rien dans la résistance qu’elle oppose à vos volontés ; j’en suis incapable, et elle n’est point assez faible pour se laisser séduire. Pardon, si j’ai pu vous déplaire : excusez une passion honnête, inspirée par l’excès d’un mérite étonnant ; soyez convaincu de mon respect, et rendez-moi digne de votre amitié.

LE COMTE

Mon cher ami, vous m’honorez ; vous me comblez de satisfaction. Je vous aime, je vous estime, et recevez dans cet embrassement un gage sincère de mon amitié.

LE BARON

Comte, puis-je vous demander une grâce ?

LE COMTE

Demandez ; que ne ferai-je pas pour un si digne ami ?

LE BARON

Souffrez que je vous accompagne à Turin.

LE COMTE

Pardon ; mais c'est un point que je ne vous puis accorder.

LE BARON

Pourquoi cela ?

LE COMTE

Je suis étonné que vous ne le voyiez pas vous-même. Un père honnête ne doit pas conduire sa fille à son époux, avec son amant à ses côtés.

LE BARON

Mais je ne m'y veux présenter que sous le titre de votre ami.

LE COMTE

L'ami du père et l'amant de la fille se touchent encore de trop près chez vous.

LE BARON

Je suis honnête homme.

LE COMTE

Si vous l'êtes en effet, rendez-vous à la raison.

LE BARON

Eh bien ! si je ne vous accompagne point, vous ne m'empêcherez pas peut-être de vous suivre de loin.

LE COMTE

Je pourrai vous empêcher, du moins, de séjourner à Turin.

LE BARON

Comment cela ?

LE COMTE

En instruisant la cour de votre poursuite dangereuse.

LE BARON

Vous êtes donc mon ennemi ; et ce n'est que pour m'abuser, que vous m'avez juré une fausse amitié.

LE COMTE

C'est vous plutôt qui cherchez à me séduire, en affectant une trompeuse indifférence.

LE BARON

Mes pareils ne mentent jamais.

LE COMTE

Vos pareils devraient mieux connaître leur devoir.

LE BARON

Je le connais, et je vous apprendrai à faire le vôtre.

LE COMTE

L'audace de vos discours est une preuve manifeste de vos intentions et de votre passion indigne.

LE BARON

Ce n’est pas être gentilhomme, que de soupçonnez un galant homme.

LE COMTE

Je suis gentilhomme, et je ne me repens pas de mes soupçons.

LE BARON

Rendez-moi raison de l’injure que vous me faites.

LE COMTE

Je suis à vous ; et je vous prouverai l’épée à la main… *(Il va pour entrer dans sa chambre.)*

SCÈNE XI

LA COMTESSE, LE COMTE, LE BARON.

LA COMTESSE

Au nom du ciel, arrêtez, mon père !

LE COMTE

Fille ingrate ! le voilà donc révélé le grand secret de votre obstination ! voilà celui qui vous encourage à me désobéir ! voilà l’objet de votre flamme, et l’amant qui vous rend odieuse jusqu’à l’idée d’un autre époux !

LE BARON

Ah ! plût au ciel qu’il dît la vérité.

LA COMTESSE

Non, mon père ; vous êtes dans l’erreur. Personne n’a eu l’audace de me conseiller à ce sujet, et je ne suis pas fille à me laisser vaincre ou persuader avec tant de docilité. Mon cœur est libre encore, et ma liberté m'est si chère, que j'ose la préférer à l'auteur même de mes jours. Vous seul, mon père, avez le droit de me commander ; et vous pourriez compter sur une obéissance aveugle, s'il s'agissait d'un sacrifice moins grand, moins incertain, et surtout moins dangereux.

LE BARON *(à part).*

Je crois cependant encore qu'elle a de l'inclination pour moi.

LE COMTE *(à part).*

Je veux savoir si elle parle sincèrement, ou si elle cherche à m'abuser. *(Haut.)* Tu crains donc que le marquis Leonardo ne te plaise pas ?

LA COMTESSE

Et croyez-vous ma crainte sans fondement ?

LE COMTE

Et dans le cas où il ne te plairait pas, tu es bien décidée à le refuser ?

LA COMTESSE

Mon père, au nom du ciel... !

LE COMTE

Allons, je ne veux point que tu me croies assez barbare pour vouloir forcer ton inclination, et te condamner à un malheur éternel. Je me flattai qu'en te faisant sortir de Milan, je te trouverais plus docile : je te soupçonnais préoccupée d'une passion secrète... Je te crois parfaitement libre ; tu persistes dans ta pensée, et je ne dois plus songer à hasarder ma réputation à Turin. Retournons donc à Milan. Je trouverai moyen de retirer la parole que j'ai donnée au marquis, et je te rendrai ta liberté toute entière.

Tu sens bien, d’un autre côté, que les langues de nos chers compatriotes vont s’exercer à nos dépens. Il faudrait nécessairement que tu acceptasses un autre époux qui te convînt davantage. Le baron Talismani est un seigneur du premier mérite : j’ai eu tort de me plaindre de lui ; mais je le croyais dans tes secrets. Il est innocent, et je suis fâché de l’avoir insulté. Mais s’il daigne oublier ce premier transport, s’il veut accepter ta main, et si tu la lui donnes sans répugnance, je te le présente en qualité d’époux.

LE BARON

Ah ! Comte, vous me comblez de joie, vous me comblez de satisfaction ! J’oublie volontiers tout ce que j’ai pu souffrir pour une aussi aimable épouse, pour un beau-père si respectable et si généreux.

LA COMTESSE

Doucement, monsieur : c’est prodiguer trop tôt les titres d’épouse et de beau-père. Je rends grâce à la bonté d’un père qui condescend à mes désirs avec tant d’amitié : mais je ne suis pas dans une position à prendre si promptement mon parti.

LE BARON

Qu’entends-je ! ô ciel ! vous refusez ma main !

LA COMTESSE

Le temps, la circonstance où vous me faites l’honneur de me l’offrir, ne me permettent pas d’en faire beaucoup de cas. Je suis en route pour aller voir l’époux que l’on m’offre : vous me voyez dans la triste alternative d’affliger mon père si je n’accepte pas, ou de le mettre dans l’embarras, s’il s’expose, pour me faire plaisir, à déchirer un écrit. Trouvez-vous qu’il soit bien délicat de vous venir jeter au milieu du trouble, des inimitiés et des dissensions que cela peut occasionner ?

LE BARON

Pardon, madame ; mais c'est montrer un esprit de contradiction.

LE COMTE

Respectez ma fille. Elle montre plus de raison et de prudence que vous.

LE BARON

Je commence à être las de vos insultes…

LE COMTE *(au baron).*

Calmez-vous pour un moment.
(À la comtesse.)
Quelle serait donc ton intention ?

LA COMTESSE

De suivre notre route, de voir l'époux que vous me proposez, et de connaître son caractère et ses inclinations. Pour peu qu'il me plaise, qu'il soit honnête et décent, je le préférerai à tout autre, puisqu'il a fixé l'honneur de votre choix. Mais si je me trouve forcée de le haïr, j'aurai le courage de lui témoigner mon aversion, de m'affranchir du sacrifice, et de vous délivrer de votre engagement. Je ne suis pas plus jalouse de la paix de mon cœur, que de votre honneur et de votre tranquillité.

LE COMTE

Oui, ma fille, c'est fort bien penser, et j'ose espérer que le ciel comblera tes vœux.

LE BARON

Quelle que soit la scène qui résultera de tout ceci, j'irai à Turin pour en être spectateur.

LE COMTE

Vous n’aurez pas l’audace de le faire.

LE BARON

Ni vous le crédit de m’en empêcher.

LE COMTE

On corrige les fous, quelque part qu’ils se trouvent.

LE BARON

Moi, un fou ! munissez-vous de votre épée.

LA COMTESSE

Quelle est cette audace... ?

SCÈNE XII

LE LIEUTENANT, LA COMTESSE,
LE COMTE, LE BARON.

LE LIEUTENANT

Halte-là, messieurs, halte-là. Que ces menaces n’aillent pas plus loin. J’ai été jusqu’ici témoin du débat ; et vous voyant sur le point de le terminer par un combat, je viens travailler à la paix générale.

LE COMTE

Monsieur, je n’ai point l’honneur de vous connaître.

LE LIEUTENANT

Je suis l’un des officiers de sa majesté, le lieutenant Malpresti, pour vous servir.

LA COMTESSE

Êtes-vous le compagnon de voyage du capitaine ?

LE LIEUTENANT *(en souriant).*

Oui, madame, du capitaine.

LE COMTE *(à sa fille)*

Comment connais-tu ce capitaine ?

LA COMTESSE

Je l’ai vu ici ; j’ai causé avec lui. Il est très-lié avec le marquis Leonardo. Il m’a parlé de lui dans le plus grand détail, et m’a dit quelque bien de son ami ; mais pour dire la vérité, je n’en suis pas en général très-contente.

LE LIEUTENANT

Ne vous arrêtez point, madame, à ce que vous a dit mon compagnon. C’est un homme assez singulier ; il aime prodigieusement le marquis, il l’aime comme un autre soi-même et comme il n’oserait faire son propre éloge, il use de la même modération en parlant de son ami. Croyez-moi, madame : je connais également le marquis, et je vous réponds que c’est le plus aimable, le plus charmant cavalier du monde.

LE BARON

Monsieur le lieutenant, vous pouviez vous dispenser de prendre cette peine-là.

LE LIEUTENANT

Daignez croire, monsieur, que je ne l’ai pas prise pour vous. Je suis entré pour empêcher un duel, et pour ranimer le courage de cette belle demoiselle. Elle craint d’aller à Turin pour s’y voir sacrifier ; et je lui réponds, moi, qu’elle marche à un sacrifice, dont plus d’une demoiselle s’accommoderait volontiers. Le marquis Leonardo est bien-fait, parle bien, est honnête envers tout le monde, généreux, et possède, entre autres mérites, celui d'une franchise parfaite et invariable.

LA COMTESSE

Voilà qui est à merveille. La franchise surtout me fait grand plaisir. Mais, dites-moi la vérité, n'est-il point colère ?

LE LIEUTENANT

Non certainement.

LA COMTESSE

Point jaloux ?

LE LIEUTENANT

Encore moins.

LA COMTESSE

Ne partage-t-il pas tout son temps entre les livres, la société et le théâtre ?

LE LIEUTENANT

Il sait faire de tout un usage modéré et réglé par la sagesse.

SCÈNE DERNIÈRE

LE MARQUIS, LE LIEUTENANT, LA COMTESSE,
LE COMTE, LE BARON.

LE MARQUIS

Non, madame, non : n'en croyez pas le lieutenant Il aime le marquis autant que je le puis aimer moi-même, et l'excès de son amitié lui fait trahir ici la vérité.

LE LIEUTENANT *(au marquis).*

Oseriez-vous bien me faire passer ici pour un menteur ?

LE MARQUIS

La sincérité m'y oblige.

LE LIEUTENANT

Ne le croyez pas, madame. Je connais parfaitement le marquis.

LE MARQUIS

Soyez persuadée, madame, que je le connais encore mieux que lui.

LE BARON

Fort bien, madame la comtesse ! voilà un nouveau duel, dont vous allez être la cause.

LE MARQUIS

Ne craignez rien, monsieur : nous ne nous battrons point pour cela. Que le lieutenant dise tout ce qui lui plaira, je dirai, comme lui, que le marquis eſt un homme d'honneur : mais je dois prévenir cette vertueuse demoiselle qu'il s'abandonne quelquefois aux tranſports de la colère et aux mouvements de la jalousie. Si madame ne se sent pas diſposée à le tolérer avec ses défauts, qu'elle retourne à Milan, qu'elle rende le calme à son âme, et ne craigne rien des poursuites du chevalier en queſtion. Je promets, en son nom, qu'il lui rendra, à cet égard, une liberté sans bornes.

LE COMTE

Mais vous pouvez vous rendre garant des intentions du marquis ?

LE MARQUIS

Je ne me permettrais pas de parler ainsi, si je n’en étais pas sûr.

LA COMTESSE

Pardon, monsieur le capitaine ; mais j’ai quelque motif de soupçonner votre sincérité.

LE BARON

Allons, madame, allons ; croyez-en un officier, un homme d’honneur. Il vous répond que le marquis n’est pas pour vous.

LE MARQUIS

Et de plus, monsieur, il assure madame qu’il n’en conservera aucune espèce de ressentiment contre elle ni contre son père. Mais il se ressouviendra, dans le temps, de ce qu’il doit à vos mauvaises intentions.

LE BARON

J’espère que le marquis sera plus raisonnable que vous.

LA COMTESSE

Trève, s’il vous plaît, à ces discussions désagréables. Mon père, si rien ne vous arrête, hâtons-nous d’aller à Turin.

LE MARQUIS

Je ne vous conseille point d’y aller.

LA COMTESSE

Pourquoi cela, monsieur ?

LE MARQUIS

Parce que le marquis vous déplaira.

LA COMTESSE

Vous ne pouvez être assuré de cela.

LE MARQUIS

J'en suis on ne peut plus certain.

LA COMTESSE

Et quel est votre motif ?

LE MARQUIS

Vos propres paroles, madame.

LA COMTESSE

Peut-être, en le connaissant mieux, le trouverai-je plus aimable que celui dont vous m'avez fait le portrait.

LE LIEUTENANT *(à la comtesse).*

Soyez sure, madame, que vous en serez très-contente.

LE MARQUIS

Cela n'est pas possible.

LE COMTE

Monsieur, je suis tenté de croire que vous avez formé quelque dessein sur ma fille, et que vous cherchez en conséquence à la détourner de son engagement.

LE BARON

Il est assez vraisemblable qu'il y a quelqu'imposture là dessous.

LE MARQUIS

Vous m’étonnez, monsieur ; je suis homme d’honneur et, pour vous en convaincre tous, je me fais connaître enfin. Je suis le marquis Leonardo.

LA COMTESSE *(à part).*

Ô ciel ! quelle surprise est la mienne !

LE BARON *(à part).*

Je crois bien, pour le coup, toutes mes espérances évanouies.

LE COMTE

Quelle raison aviez-vous, monsieur, de vous déguiser, de feindre, et de nous surprendre de la sorte ?

LE MARQUIS

Le désir de voir mon épouse future m’a fait anticiper mon voyage pour Milan, et le hasard nous a rassemblés tous à l’auberge de la poste. La sincérité de la comtesse Béatrice m’a dévoilé tout son cœur, et ma franchise m’a obligé de lui faire connaître mon caractère. Je vois que mon système n’est pas le sien, que mes défauts lui seraient insupportables, et que ma personne, en général, n’est pas fort agréable à ses yeux. Ce serait me manquer à moi-même que d’employer la violence auprès d’une si belle âme. madame est aimable, vertueuse, charmante ; mais le ciel ne me l’a point destinée.

LA COMTESSE

Ah ! Monsieur ! permettez-moi de vous dire que votre aspect n’a rien de désagréable pour moi, et que votre vertu m’enchante. Comment ! il existe un cœur capable, pour rendre hommage à la vérité, de se déprécier lui-même, en présence de ce qu’il aime !

tant de vertus, une si parfaite sincérité, méritent mon eſtime, mon reſpect et mon amour. En vous supposant colère, vous ne pourriez l'être qu'avec raison ; jaloux, ce ne serait jamais sans fondement. Quant au goût de la société et de l'étude, vos occupations seront toujours aussi eſtimables que vos liaisons. C'eſt à moi de ne donner aucun lieu à vos soupçons, à vos inquiétudes, et de faire en sorte qu'une épouse tendre et reſpectée ne tienne pas le dernier rang parmi vos plaisirs. Pardonnez mes craintes, et daignez excuser l'extrême délicatesse de ma façon de penser. Soyez persuadé que vous m'êtes cher, que je vous aimerai toujours, et que c'eſt à vous que le ciel m'a deſtinée.

LE MARQUIS

Ah ! si tout ce que vous dites eſt vrai, je suis l'homme du monde le plus heureux.

LE COMTE

Mon ami, vous avez eu lieu de connaître le caractère de ma fille : elle eſt incapable d'en imposer, et de se trahir elle-même par un pur caprice.

LE LIEUTENANT

Que le monde serait heureux, si des femmes aussi franches se rencontraient, je ne dis pas en grand nombre, mais du moins quatre ou cinq sur la centaine !

LE COMTE

Allons, monsieur le marquis, prenons tous la route de Turin ; et nous y conclurons le mariage, comme cela était d'abord arrêté entre nous.

LE MARQUIS

Allons, si toutefois mon adorable comtesse eſt de notre avis.

LA COMTESSE

Conduisez-moi où vous voudrez. Je suis avec mon père, avec mon cher époux, rien ne manque à ma félicité.

LE LIEUTENANT

Oui, partons, messieurs ; mais, sauf votre bon plaisir, commençons par bien dîner, et faisons honneur au vin de Montferrat.

LE BARON

Je sens bien que je ne mérite pas d'être de la partie : je vous prie cependant de me croire votre ami, et vraiment fâché de vous avoir occasionné quelque déplaisir. Soyez sûr, monsieur le marquis...

LE MARQUIS

Ne parlons plus de cela, monsieur ; je crois votre justification sincère ; et pour convaincre mon épouse que je ne suis ni colère sans motif ni jaloux sans fondement, je vous prie de dîner avec nous, et de nous accompagner dans notre voyage. Voyage heureux pour moi ! heureuse auberge de la poste, et plus heureuse encore mille fois, si elle obtient les applaudissements de nos auditeurs !

FIN DE LA COMÉDIE

L'Auberge de la poste,
comédie en un acte et en prose
de Carlo Goldoni (1707-1793),
traduite de l'italien par
Jean-Augustin Amar du Rivier (1765-1837),
est parue chez Reymann,
à Lyon, en 1801.

ISBN : 978-2-89854-711-9
© Vertiges éditeur, 2025

– 2 712 e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ : quatrième trimestre 2025

Lecturiels
www.lecturiels.org